



Création | Poésie

# Temps et débordements

Hector Ruiz

***Dans le  
rude, le trahi.  
Le cassé.  
L'homme parle.***

René Lapierre

Ta voix ma rage tout l'or de ma langue.

C'est petit un t-shirt  
des bas propres aussi  
dans un hôtel de casino  
les yeux douche ouverte  
j'ai rangé le passeport  
payé la chambre  
en chemin vers la gare  
trois clémentines  
quelques débris  
et toi qui es là.

Le rond-point ouvre mon corps.  
Les mains du jardinier glissent sur le volant de son camion.  
J'aimerais dormir au pied d'un arbre.  
Cette nuit, en boucle, mon sommeil, par les rues, au rythme  
des voitures, s'en allait. Ma tête revenait, aussitôt, elle  
repartait, direction seuil et épuisement.

Il a dit  
devant le miroir  
tu peux pleurer.

Aujourd'hui, l'orage menace. J'ai un billet de train dans une  
main et, dans l'autre, un stylo. En langue étrangère, je suis  
correspondance manquée.

Quand ça casse  
il écoute la fraîcheur  
des criques, il n'est pas le seul  
n'est-ce pas ?

Je reconnais sa voix, ne fais aucun effort pour l'entendre.

Remis sur pied  
il va sur la place publique  
au café où personne  
ne peut le nier.

Les cloches de la cathédrale m'ont réveillé à six, puis à sept  
heures. La cathédrale n'a pas été bombardée pendant la  
Deuxième Guerre mondiale. Il y a un arbre à l'entrée de l'école  
primaire, il n'a pas brûlé non plus.

Vélos aux gares  
montagnes et tunnels  
villages nos maisons défilent  
ce que nous avons toujours désiré  
perdu.

# Temps et débordements

Une pierre manque au clocher de la cathédrale, quand un pigeon s'envole,  
un autre prend place, quand un monument s'effondre, qui prend place ?

Il a fait son jogging sur les rives du Danube  
il n'aura jamais le courage d'écrire fleuve  
il a remarqué la force du courant  
au moment de prendre son pouls.

La clarté lèche mon corps sur l'herbe. Je vois rivière, je vois vert, noir, bleu,  
les formations inespérées dans l'indifférence de l'été.

Il n'est pas mon père.  
Un suffit.

Je croyais ne pas entendre mon père quand il me demandait de rentrer à minuit parce que les têtes noires travaillent plus tôt. Je croyais que la vengeance ne m'avait pas atteint.

Le train glisse  
d'une voie à l'autre  
vent de lune  
je sommeille en lui  
entre doutes et excitations  
nous rentrons à Berlin.

Il est venu me chercher  
au pied d'un mur  
où il ne m'avait pas abandonné.

Près des arbustes, en embuscade, les nuages noirs suffisent pour que la magie opère : retenir l'orage, nous n'aurons pas les mêmes jouissances.

La nuit, en gare, si personne ne descend, si personne ne monte, les portes restent closes. Une odeur flotte dans le wagon, le train déroule un champ et la musique des bouteilles déplace le nom des villages sur les cartes.

À vif, bien dressé, tu longes les murs pas toujours visibles de notre division. Tu ne disposes d'aucune carte d'identité et le territoire que nous avons parcouru, tu le ravales en silence.

Je suis l'aveugle à la fenêtre du player's lounge.  
Les joueurs pensent que je suis leur porte-bonheur, qu'ils m'accompagnent. Que ferais-je sans eux ? me demandent-ils souvent. Mais ils n'entendent pas ma réponse.  
J'écouterai les canaris.

Corbeaux et échafauds érigés dans le dos, nous sommes désarrois indomptables. ♦

---

**Hector Ruiz** a publié quatre recueils de poésie et un essai au Noroît. Il a également dirigé le collectif *Déliar les lieux* à Triptyque. Il est professeur au Département de français et de littérature du Collège Montmorency.

**Alain Lefort** est photographe et portraitiste. Il collabore régulièrement à LQ.  
[alainlefort.com]